



STENDHAL

**d'un nouveau
complot
contre les industriels**

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



d'un nouveau
complot
contre les industriels

© Les Éditions du Sonneur, 2011

ISBN : 978-2-916136-36-3

Dépôt légal : mai 2011

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

STENDHAL

d'un nouveau
complot
contre les industriels



AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Précurseur du positivisme, Saint-Simon (1760-1825) est à l'origine d'une doctrine politique, économique et sociale, le saint-simonisme, qui prône l'avènement d'une société fondée sur le principe de l'égalité, où le travail et le mérite remplacent les privilèges. Selon Saint-Simon, toute activité est tenue d'être utile à la société, qui doit confier aux seuls industriels, aux seuls producteurs, l'exercice du pouvoir. Ainsi pourra naître une organisation sociale harmonieuse, tournée vers le progrès et le bonheur.

À la mort de Saint-Simon, ses thèses furent défendues avec force par nombre de ses disciples (Ferdinand de Lesseps et Émile Pereire entre autres), qui tentèrent de les mettre en pratique et

de les diffuser plus largement, notamment par la création de journaux tel *Le Producteur*.

D'un nouveau complot contre les industriels fut écrit en 1825 en réplique à la parution des premiers numéros de ce journal. Dans ce pamphlet, Stendhal s'élève contre cette doctrine qui veut que la capacité industrielle soit seule juge de toutes les autres. Il ne met certes pas en cause l'industrie, qu'il respecte, mais se moque de sa prétention à être la seule voie du progrès social et refuse qu'à elle seule reviennent tous les honneurs et toute la gloire d'une nation. À l'inverse, ainsi que le note Sainte-Beuve dans l'un de ses articles des *Causeries du lundi*, « il revendiqu[e] la part éternelle des sentiments dévoués, des belles choses réputées inutiles, de ce que les Italiens appellent la *virtu* » et ne considère comme admirables que ceux qui, à l'opposé de ces industriels, savent, sans prétention ni calcul, consacrer leur force et leur esprit à des causes plus nobles que le rendement de leur capital.

D'UN NOUVEAU
COMLOT
CONTRE LES INDUSTRIELS

Se altamente vuoi
Utile farti, vanità cambatti,
Fatale in oggi di virtù nimica.

SILVIO PELLICO¹

Les notes de l'auteur, appelées par un astérisque, figurent en bas de page ; celles de l'éditeur, numérotées, sont placées en fin d'ouvrage.

PETIT DIALOGUE

L'INDUSTRIEL

Mon cher ami, j'ai fait un excellent dîner.

LE VOISIN

Tant mieux pour vous, mon cher ami.

L'INDUSTRIEL

Non pas seulement tant mieux pour moi. Je prétends que l'opinion publique me décerne une haute récompense pour m'être donné le plaisir de faire un bon dîner.

LE VOISIN

Diable, c'est un peu fort !

L'INDUSTRIEL

Seriez-vous un aristocrate, par hasard ?

Tel est l'extrait fort clair des *Catéchismes* de M. de Saint-Simon², et des six ou sept premiers numéros d'un journal écrit en style obscur, et qui a l'air de se battre pour l'industrie.

M. de Saint-Simon a dit : « La capacité industrielle est celle qui doit se trouver en première ligne ; elle est celle qui doit juger la valeur de toutes les autres capacités, et les faire travailler toutes pour son plus grand avantage. »

Si nous n'y prenons garde, l'on va nous donner un ridicule.

Moi aussi je suis un industriel, car la feuille de papier blanc qui m'a coûté deux sous, on la revend cent fois plus après qu'elle a été noircie. Nommer cette pauvre petite industrie, n'est-ce pas dire que je ne suis ni riche ni noble ? Je ne m'en trouve que mieux placé pour apercevoir le ridicule des deux camps opposés, l'industrialisme et le privilège.

Je veux croire que mille industriels qui, sans manquer à la probité, gagnent cent mille écus

chacun, augmentent la force de la France ; mais ces messieurs ont fait le bien public à la suite de leur bien particulier. Ce sont de braves et honnêtes gens, que j'honore et verrais avec plaisir nommer maires ou députés ; car la crainte des banqueroutes leur a fait acquérir des habitudes de méfiance, et, de plus, ils savent compter. Mais je cherche en vain l'admirable dans leur conduite. Pourquoi les admirerais-je plus que le médecin, que l'avocat, que l'architecte ?

Certes, nous autres, petites gens, nous aimons mieux l'industrie qui nous propose de faire des échanges et qui veut commercer avec nous, que le privilège qui prétend de haute lutte nous enlever tous nos droits. La profession des industriels est fort estimable ; mais nous ne voyons pas en quoi elle mérite d'être plus honorée que toute autre profession utile à la société. L'on aura beau faire, la classe chargée en France de la fabrication de l'opinion, pour parler le langage industriel, sera toujours celle des gens à six mille livres de

rente. Ces gens-là seuls ont le loisir de se former une opinion qui soit à eux, et non pas celle de leur journal. Penser est le moins cher des plaisirs. L'opulence le trouve insipide et monte en voiture pour courir à l'Opéra ; elle ne se donne pas le temps de penser. L'homme pauvre n'a pas ce temps ; il faut qu'il travaille huit heures par jour, et que son esprit soit toujours tendu à bien s'acquitter de sa besogne.

La classe pensante accorde sa considération à tout ce qui est utile au plus grand nombre. Elle récompense par une haute estime, et quelquefois par de la gloire, les Guillaume Tell, les Porlier, les Riego, les Codros³, les gens, en un mot, qui risquent beaucoup pour obtenir ce qu'à tort ou à raison ils croient utile au public.

Pendant que Bolívar⁴ affranchissait l'Amérique, pendant que le capitaine Parry⁵ s'approchait du pôle, mon voisin a gagné dix millions à fabriquer du calicot ; tant mieux pour lui et pour ses enfants. Mais depuis peu il fait faire un jour-

nal qui me dit tous les samedis qu'il faut que je l'admire comme un bienfaiteur de l'humanité. Je hausse les épaules.

Les industriels prêtent de l'argent aux gouvernants, et les forcent souvent à faire un budget raisonnable et à ne pas gaspiller les impôts. Là, probablement, finit l'utilité dont les industriels sont à la chose publique ; car peu leur importe qu'avec l'argent prêté par eux on aille au secours des Turcs ou au secours des Grecs⁶. Je trouve dans le dernier ouvrage de M. Villemain le petit dialogue suivant entre Lascaris, qui fuit Constantinople pris par les Turcs, et un jeune Médicis⁷.

« Mais quoi ! dit Médicis, les Génois qui occupaient vos faubourgs étaient vos alliés, vos marchands !

– Ils nous ont trahis, répondit le malheureux Grec. Pourquoi nous auraient-ils été fidèles ? Ils feront le même commerce avec les Turcs. C'était le courage désintéressé qui seul aurait pu nous sauver. » (*Lascaris*)